

VINEGAR GIRL

DU MÊME AUTEUR

- Une bobine de fil bleu*, Phébus, 2017 ; 10/18, 2018.
Les Adieux pour Débutants, Stock, 2014 ; 10/18, 2016.
En suivant les étoiles, Stock, 2013.
Une autre femme, Stock, 2012 ; 10/18, 2016.
Leçons de conduite, Stock, 2011.
Le compas de Noé, Stock, 2010.
À la recherche de Caleb, Stock, 2010.
Le déjeuner de la nostalgie, Stock, 2009.
Le voyageur malgré lui, Stock, 2008.
Les petites filles du soleil, J'ai Lu, 2009.
Un mariage amateur, Calmann-Levy, 2005 ; J'ai Lu, 2009.
Toujours partir, Stock, 2003.

Née en 1941 dans le Minnesota, ANNE TYLER vit depuis de nombreuses années à Baltimore, cadre de plusieurs de ses livres. Figure majeure de la littérature américaine contemporaine, prix Pulitzer en 1989 pour *Leçons de conduite*, *Une bobine de fil bleu* est paru chez Phébus en 2017. *Vinegar Girl* est son vingt et unième roman.

ANNE TYLER

VINEGAR GIRL

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
CYRIELLE AYAKATSIKAS

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :
Vinegar Girl

© Anne Tyler et Hogarth, 2016

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1142-1

Kate Battista jardinait derrière la maison quand elle entendit le téléphone sonner dans la cuisine. Elle se redressa et écouta. Sa sœur était à l'intérieur, mais elle n'était peut-être pas encore réveillée. Il y eut une deuxième sonnerie, puis deux autres, et quand elle finit par discerner la voix de sa sœur, c'était simplement l'annonce du répondeur. « Salut salut! C'est nous? On dirait bien que nous ne sommes pas là? Alors laissez un... »

Kate regagnait déjà les marches du perron à grandes enjambées, balayant les cheveux qui lui tombaient sur les épaules en poussant un «Tss!» d'exaspération. Elle s'essuya les mains sur son jean et ouvrit violemment la porte moustiquaire. « Kate, décroche », disait son père.

Elle souleva le combiné :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai oublié mon déjeuner. »

Les yeux de Kate glissèrent vers le plan de travail près du réfrigérateur où, en effet, le déjeuner de son père attendait à l'endroit exact où elle l'avait posé la veille au soir. Elle utilisait toujours les sacs en plastique translucides des supermarchés, et le contenu de celui-ci était donc bien visible : une boîte à sandwich Tupperware et une pomme. « Exact, fit-elle.

- Tu peux me l’apporter ?
- Quoi, maintenant ?
- Oui.
- Mince, père ! Je ne suis pas le Pony Express.
- Tu as autre chose à faire ?
- On est dimanche ! Je désherbe les hellébores.
- Oh, Kate, ne fais pas ta mauvaise tête. Allez, sois gentille, grimpe dans la voiture et fais un saut par ici.
- Grrr », lâcha-t-elle avant de raccrocher brutalement et d’attraper le sac en plastique sur le plan de travail.

Cette conversation la troublait à plusieurs égards. Premièrement, elle avait tout simplement eu lieu ; son père se méfiait pourtant du téléphone. À vrai dire, son laboratoire n’en était même pas *équipé*, ce qui signifiait qu’il avait dû appeler de son portable. Et cela aussi, c’était inhabituel, parce que la seule raison pour laquelle il possédait un téléphone portable, c’était parce que ses filles l’y avaient contraint. Lorsqu’il en avait fait l’acquisition, il était passé par une brève phase d’achat compulsif d’applications – des calculatrices scientifiques de toutes sortes, pour la plupart – puis s’en était complètement désintéressé et évitait tout bonnement de s’en servir, désormais.

Deuxième élément étrange : il oubliait son déjeuner environ deux fois par semaine, mais n’avait jamais semblé le remarquer jusqu’à présent. Cet homme ne se nourrissait quasiment pas. Kate rentrait du travail et trouvait son déjeuner là où elle l’avait laissé dans la cuisine, et même ces soirs-là, elle devait l’appeler trois ou quatre fois avant qu’il daigne venir dîner. Il avait toujours mieux à faire, un journal à lire ou des notes à revoir. S’il avait vécu seul, il se serait probablement laissé mourir de faim.

Et à supposer qu’il ait vraiment eu un petit creux, il aurait très bien pu aller s’acheter quelque chose dehors.

Son laboratoire se trouvait à côté du campus de l'université Johns-Hopkins, et il y avait des sandwicheries et des épiceries à tous les coins de rue.

Sans parler du fait qu'il n'était même pas midi.

Cela dit, malgré le vent et la fraîcheur, c'était une belle journée – la première un tant soit peu clémente après un long hiver rigoureux – et, en réalité, elle n'était pas mécontente d'avoir un prétexte pour aller faire un tour. Elle n'avait toutefois pas l'intention de prendre la voiture; elle irait là-bas à pied. Il n'avait qu'à attendre. (Lui-même ne prenait jamais la voiture, à moins d'avoir du matériel à transporter. Avoir un mode de vie sain était son credo.)

Elle sortit par la porte côté rue et la referma avec fracas derrière elle, agacée que Bunny dorme si tard. Le couvert végétal le long de l'allée semblait tout sec et mal entretenu, elle prit donc note de le rafraîchir dès qu'elle en aurait terminé avec les hellébores.

Le sac du déjeuner fermé à l'aide d'une attache en fil de fer se balançant au bout de son bras, elle passa devant la maison des Mintz puis celle des Gordon – de majestueuses bâtisses en brique de style colonial dotées d'un hall central semblable à celui des Battista, mais en meilleur état – et tourna à l'angle. Mrs Gordon était accroupie au milieu de ses massifs d'azalées, étalant du paillis autour de leurs racines.

« Oh, bonjour, Kate! lança-t-elle.

– Bonjour.

– On dirait que le printemps se décide à arriver!

– Ouaip. »

Kate poursuivit son chemin sans ralentir, sa veste en daim flottant derrière elle. Deux jeunes femmes – des étudiantes de Hopkins, selon toute vraisemblance – marchaient dans sa direction à une allure d'escargot. « Je voyais bien qu'il avait

envie de me le demander, disait l'une. Il n'arrêtait pas de se racler la gorge comme ils font toujours, tu sais? Mais sans rien dire derrière.

– J'adore quand ils sont timides comme ça », dit l'autre.

Kate les contourna sans s'arrêter.

À l'intersection suivante, elle prit à gauche vers un quartier à l'architecture plus éclectique, composé d'immeubles, de petits cafés et de maisons divisées en espaces professionnels, et tourna enfin à l'angle d'une autre bâtisse coloniale. Celle-ci possédait un plus petit jardin que celui des Battista, côté rue, mais un portique plus vaste et plus majestueux. À côté de la porte d'entrée, six ou huit plaques affichaient les noms de divers organismes inclassables et de petits magazines méconnus. Aucune plaque au nom de Louis Battista, cependant. Il avait été tellement ballotté entre différents bâtiments au fil des années – avant d'atterrir dans ce lieu singulier situé non loin de l'université mais à des kilomètres du complexe médical –, qu'il avait probablement décrété que le jeu n'en valait pas la chandelle.

Dans le hall d'entrée, des boîtes aux lettres étaient alignées contre un mur, et des piles écroulées de prospectus et autres menus de restauration à emporter s'entassaient sur un banc branlant. Kate passa devant plusieurs bureaux, mais seule la porte des chrétiens bouddhistes était ouverte. À l'intérieur, elle aperçut un trio féminin rassemblé autour d'un bureau derrière lequel une quatrième femme se taponnait les yeux avec un mouchoir. (Il se passait toujours quelque chose là-dedans.) Kate ouvrit une autre porte tout au bout du hall et descendit une volée de hautes marches en bois. En bas, elle s'arrêta pour taper le code de la porte : 1957, l'année où Witebsky définit pour la première fois les critères de diagnostic des maladies auto-immunes.

La pièce dans laquelle elle pénétra était exiguë, avec pour

seul mobilier une table de bridge et deux chaises pliantes en métal. Il y avait un sac en papier kraft sur la table : un autre déjeuner, semblait-il. Elle déposa celui de son père à côté, puis se dirigea vers une porte et frappa deux coups brefs. Au bout d'un moment, son père passa la tête à l'extérieur – un crâne chauve lustré ceint d'une étroite bande de cheveux noirs, un visage au teint mate agrémenté d'une moustache noire et de lunettes rondes sans monture. « Ah, Kate, dit-il. Entre.

– Non, merci. » Elle n'avait jamais supporté les effluves qui flottaient dans cette pièce – l'odeur piquante et insidieuse du laboratoire lui-même, et celle de papier mâché de la salle des souris.

« Votre déjeuner est sur la table, dit-elle. Salut.

– Non, attends ! »

Il lui tourna le dos pour s'adresser à quelqu'un dans la pièce.

« Pyoder ? Venez dire bonjour à ma fille.

– Je dois y aller, dit Kate.

– Je ne crois pas t'avoir présenté mon assistant de recherche.

– Ce n'est pas grave. »

Mais la porte s'ouvrit davantage et un homme athlétique à la carrure imposante et aux cheveux raides couleur jaune paille vint se poster à côté de son père. Sa blouse blanche était si crasseuse qu'elle tirait sur le gris clair de la combinaison du Dr Battista.

« Vwow ! » fit-il. Du moins c'est ce que Kate crut entendre. Il semblait subjugué. Les hommes affichaient souvent cette expression la première fois qu'ils la voyaient. Tout cela pour quelques cellules mortes : ses cheveux, une longue masse de boucles d'un noir bleuté qui lui tombait au-dessous de la taille.

«Je te présente Pyoder Cherbakov, lui dit son père.

– Pyotr, rectifia l'homme, ne laissant aucun espace entre le *t* tranchant et le *r* roulé avec insistance – puis il cracha un méli-mélo explosif de consonnes : Shcherbakov.

– Pyoder, voici Kate.

– Salut, dit Kate. À tout à l'heure, ajouta-t-elle à l'adresse de son père.

– Je me disais que tu pourrais rester un peu.

– Pour quoi faire ?

– Eh bien, il va falloir que tu remportes ma boîte à sandwich, non ?

– Eh bien, vous pouvez la rapporter vous-même, non ? »

Un sifflement soudain les poussa tous deux à regarder dans la direction de Pyotr. «Exactement comme les filles chez moi, déclara-t-il avec un grand sourire. Tellement rudes quand elles parlent.

– Comme les *femmes*, le corrigea Kate d'un ton reprocheur.

– Oui, les grands-mères et les tantes aussi. »

Elle ne se donna pas la peine de répondre. « Père, dit-elle. Vous pourrez dire à Bunny d'arrêter de laisser la pagaille quand elle reçoit ses amis ? Vous avez vu l'état du salon télé ce matin ?

– Oui, oui », dit-il tout en repartant à l'intérieur du laboratoire. Il revint avec un haut tabouret sur roulettes qu'il installa près de la table. « Assieds-toi, lui dit-il.

– Je dois retourner à mon jardinage.

– S'il te plaît, Kate. Tu ne me tiens jamais compagnie.

– Vous tenir compagnie ? dit-elle en le dévisageant.

– Assieds-toi, assieds-toi, insista-t-il en désignant le tabouret. Je te donne un bout de mon sandwich.

– Je n'ai pas faim », dit-elle. Mais elle se jucha maladroitement sur le tabouret sans le quitter des yeux.

«Pyoder, asseyez-vous. Vous aussi, vous pouvez avoir de mon sandwich, si vous voulez. C'est Kate qui l'a fait spécialement. Beurre de cacahuète et miel sur des tranches de pain complet.

– Vous savez je ne mange pas du beurre de cacahuète», répliqua Pyotr d'un ton sévère. Il tira l'une des chaises pliantes et s'installa face à Kate, en diagonale. Sa chaise était nettement plus basse que le tabouret, si bien qu'elle remarqua qu'il commençait à se dégarnir sur le haut du crâne. «Dans mon pays, les cacahuètes c'est pour nourrir les cochons.

– Ah ah, s'esclaffa le Dr Battista. Il a beaucoup d'humour, n'est-ce pas, Kate?

– Quoi?

– Ils les mangent avec la coquille», précisa Pyotr.

Kate observa qu'il avait du mal à prononcer certains sons. Et ses voyelles semblaient trop brèves. Elle tolérait difficilement les accents étrangers.

«Ça t'a étonnée que je t'appelle de mon portable?» demanda son père qui, pour une raison qu'elle ignorait, était encore debout. Il sortit le téléphone d'une poche de sa combinaison. «Vous aviez raison, toi et Bunny; c'est pratique, tout compte fait. J'ai décidé de l'utiliser plus souvent.» Il contempla l'appareil en fronçant les sourcils, comme s'il s'efforçait de se rappeler ce que c'était. Puis il appuya sur une touche et le leva devant son visage. Plissant les yeux, il recula de quelques pas. Un déclic se fit entendre. «Tu vois? Je prends des photos avec.

– Effacez ça, lui ordonna Kate.

– Je ne sais pas comment faire, dit-il, et le téléphone produisit un nouveau déclic.

– Bon sang, père. Asseyez-vous et mangez. Je dois rentrer jardiner.

– D'accord, d'accord.»

Il rangea le téléphone et s'assit. Pendant ce temps, Pyotr ouvrit le sac de son propre déjeuner. Il en sortit deux œufs et une banane, puis aplatit le sac en papier devant lui et les posa dessus. «Pyoder ne jure que par les bananes, confia le Dr Battista à Kate. Je n'arrête pas de lui vanter les mérites des pommes, mais tu crois qu'il m'écouterait?» Il prit la sienne dans son sac qu'il venait d'ouvrir. «La pectine! La pectine! dit-il à Pyotr en la lui secouant sous le nez.

– Les bananes, c'est l'aliment miracle», dit tranquillement Pyotr avant de s'emparer de la sienne et de l'éplucher. Il avait un visage presque hexagonal, remarqua Kate – ses pommettes saillantes formaient deux angles nets auxquels s'ajoutaient ceux de sa mâchoire et de son menton, et ses longues mèches de cheveux se séparaient sur le front pour dessiner la pointe supérieure. «Les œufs aussi. L'œuf de la poule! Parfaitement autosuffisant, tellement bien conçu.

– Kate me prépare mon sandwich tous les soirs avant d'aller se coucher, dit le Dr Battista. C'est une vraie femme d'intérieur.»

Kate tiqua.

«Oui, mais avec du beurre de cacahuète, objecta Pyotr.

– Ma foi, oui.

– Oui, soupira Pyotr en adressant à Kate un regard plein de regret. Mais elle est très jolie, c'est sûr.

– Et vous n'avez pas vu sa sœur.

– Oh, père! s'indigna Kate.

– Quoi?

– Où est cette sœur? s'enquit Pyotr.

– Euh, Bunny n'a que quinze ans. Elle est encore au lycée.

– D'accord», fit Pyotr en reportant son regard sur Kate.

Celle-ci fit brusquement rouler son tabouret en arrière et se leva. «N'oubliez pas votre Tupperware, dit-elle à son père.

– Comment ! Tu t'en vas déjà ? »

Mais Kate dit simplement « Au revoir » – en s'adressant surtout à Pyotr qui l'étudiait attentivement –, puis se dirigea vers la porte et l'ouvrit avec humeur.

« Katherine, ma chérie, ne pars pas si vite ! dit son père en se levant. Oh, zut, tout ça ne va pas du tout. C'est qu'elle est très occupée, Pyoder. Je n'arrive jamais à la convaincre de se poser cinq minutes. Je vous ai dit qu'elle tenait toute notre maisonnée ? Une vraie femme d'intérieur. Oh, je radote. Et elle a un travail à plein-temps, par-dessus le marché. Je vous ai déjà dit qu'elle enseignait dans une école maternelle ? Elle est formidable avec les jeunes enfants.

– Mais pourquoi est-ce que vous parlez comme ça ? demanda Kate en se retournant vers lui. Qu'est-ce qui vous prend ? Je déteste les jeunes enfants ; vous le savez très bien. »

Pyotr émit un autre sifflement. Il la regardait encore avec un grand sourire : « Pourquoi vous détestez les petits enfants ?

– Eh bien, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, ils ne sont pas très futés. »

Il siffla à nouveau. Avec sa banane à la main, il lui faisait penser à un chimpanzé. Elle fit volte-face et sortit d'un pas raide, laissant la porte claquer derrière elle, puis gravit les marches quatre à quatre.

Elle entendit la porte se rouvrir derrière elle. Son père l'appela : « Kate ? » Elle perçut ses pas dans l'escalier, mais continua de regagner l'entrée du bâtiment à vive allure.

Les pas de son père se firent plus sourds lorsqu'il atteignit le sol moqueté. « Laisse-moi au moins te raccompagner jusqu'à la sortie, tu veux bien ? » lança-t-il dans son dos.

La raccompagner ?

Elle s'arrêta tout de même devant la porte et se tourna pour le voir approcher.

«Je m’y suis mal pris», admit-il en se passant la main sur le crâne. Sa combinaison taille unique, trop grande pour lui, bouffait à la taille et lui donnait l’apparence d’un Téletubby. «Je ne voulais pas te mettre en colère.

– Je ne suis pas en colère. Je suis...»

Mais elle ne parvenait pas à dire «blessée», craignant que ce mot ne lui fasse monter les larmes aux yeux. «J’en ai assez, dit-elle à la place.

– Je ne comprends pas.»

Ça, elle voulait bien le croire. Il fallait se résoudre à l’évidence : il était complètement à côté de la plaque.

«Mais qu’est-ce que c’était que ce cinéma, au juste ? lui demanda-t-elle, les poings sur les hanches. Pourquoi est-ce que vous étiez si... bizarre avec cet assistant ?

– Ce n’est pas n’importe quel assistant. C’est Pyoder Cherbakov, que j’ai une chance inouïe d’avoir à mes côtés. Rends-toi compte : il est venu un dimanche ! Il le fait souvent. Et ça fait près de trois ans qu’il travaille avec moi, pour ta gouverne, donc j’aurais cru qu’au moins son nom te dirait quelque chose.

– Trois ans ? Qu’est-ce qui est arrivé à Ennis ?

– Ennis ! Bon Dieu, j’ai eu deux assistants depuis Ennis.

– Ah.»

Elle ignorait pourquoi il jouait soudain les offusqués. Ce n’était pas comme s’il parlait souvent de ses assistants – ou de n’importe quoi d’autre, d’ailleurs.

«Il semblerait que j’aie un peu de mal à les garder, dit-il. C’est peut-être parce que, d’un point de vue extérieur, mon projet n’a pas l’air très prometteur.»

Il n’avait jamais admis cela avant, même si Kate s’était parfois posé la question. Elle éprouva soudain de la peine pour lui. Elle laissa retomber les mains le long de son corps.

«Je me suis donné beaucoup de mal pour faire venir

Pyoder dans ce pays, expliqua-t-il. Je ne suis pas sûr que tu en aies conscience. Il n'avait que vingt-cinq ans à l'époque, mais tout spécialiste des maladies auto-immunes qui se respecte a entendu parler de lui. Il est brillant. Il a obtenu un visa O-1 et ce n'est pas très courant de nos jours.

– Très bien, père.

– Un visa pour les individus dotés de compétences extraordinaires ; voilà ce que c'est, un visa O-1. Ça signifie qu'il possède des connaissances ou un talent hors du commun que personne d'autre ne possède dans ce pays, et que je mène un travail de recherche hors du commun qui justifie que j'aie besoin de lui.

– Tant mieux pour vous.

– Les visas O-1 ont une durée de validité de trois ans.»

Elle lui posa la main sur l'avant-bras. « Je comprends tout à fait que vous soyez inquiet pour votre projet, dit-elle d'un ton qu'elle espérait réconfortant. Mais je suis sûre que tout ira bien.

– Tu le penses vraiment ? »

Elle acquiesça et lui tapota le bras d'un geste maladroit qui dut le surprendre, à en juger par sa tête. « J'en suis persuadée, dit-elle. N'oubliez pas de rapporter votre Tupperware. »

Elle ouvrit la porte et sortit dans la lumière du jour. Deux chrétiennes bouddhistes étaient assises côte à côte, tête contre tête sur les marches du porche. Elles riaient tellement qu'elles mirent un moment à remarquer sa présence, mais quand ce fut le cas, elles s'écartèrent pour la laisser passer.

Dans la salle 4, les filles jouaient à la poupée sur un scénario de rupture amoureuse. La ballerine quittait le matelot. «Je suis désolée, John, dit-elle d'une voix tranchante – celle de Jilly. Je suis amoureuse de quelqu'un d'autre.

– Qui ça ? » demanda le marin. C'était Emma G. qui lui prêtait sa voix, tenant la poupée par la taille de sa petite blouse bleue.

«Je ne peux pas te le dire, parce que c'est ton meilleur ami et que ça te ferait de la peine.

– Ça c'est très bête, commenta Emma B. qui n'était que spectatrice. Maintenant il sait qui c'est, de toute façon, puisque tu as dit que c'était son meilleur ami.

– Oui, mais il pourrait avoir plein de meilleurs amis.

– Ben non. Pas s'ils sont "meilleurs".

– Ben si. Moi, j'ai quatre meilleures amies.

– Alors c'est que t'es zarbi.

– Kate ! Tu as entendu ce qu'elle a dit de moi ?

– Laisse courir, répliqua Kate qui aidait Jameesha à ôter son tablier de peinture. Tu n'as qu'à lui dire qu'elle aussi, elle est bizarre.

– Toi aussi t'es bizarre, dit Jilly à Emma B.

– C'est pas vrai.

- Si, c’est vrai.
- Non, c’est pas vrai.
- C’est Kate qui l’a dit, na!
- Je n’ai pas dit ça, intervint Kate.
- Si, tu l’as dit.»

Kate allait répliquer : « Non, je ne l’ai pas dit », mais se ravisa. « Quoi qu’il en soit, ce n’est pas moi qui ai commencé », dit-elle.

Elles étaient toutes réunies dans le coin des poupées – sept petites filles ainsi que les jumeaux Samson, Raymond et David. Dans un autre coin, les garçons, au nombre de six, étaient agglutinés autour de la table bac à sable qu’ils avaient convertie en arène sportive. Ils se servaient d’une cuiller en plastique pour catapulter des briques de Lego dans un moule à charlotte en métal placé à l’extrémité de la table. Ils manquaient leur coup la plupart du temps, mais chaque fois que l’un d’entre eux marquait un panier, il recevait un tonnerre d’acclamations et les autres se mettaient à jouer des coudes et à se chamailler pour récupérer la cuiller et tenter leur chance.

Kate était censée aller leur dire de se calmer, mais s’en abstint. Autant les laisser dépenser un peu de cette énergie, se dit-elle. De plus, elle n’était pas leur maîtresse mais l’assistante de celle-ci, ce qui faisait une énorme différence.

La Charles Village Little People School avait été fondée quarante-cinq ans auparavant par Mrs Edna Darling, qui la dirigeait toujours, et toutes ses enseignantes étaient assez âgées pour avoir besoin d’assistants – un par classe, et deux pour celle des plus petits qui réclamait davantage de travail –, parce qu’on ne pouvait décemment pas leur demander, à cet âge avancé, de courir après une bande de garnements. L’école occupait le sous-sol de l’église Aloysius, mais celui-ci n’était que partiellement enterré, si bien que

les salles étaient ensoleillées et agréables, dotées de doubles portes donnant directement sur la cour. Tout au fond du bâtiment, à l'opposé des portes, une cloison avait été montée pour créer une salle des professeurs où les vieilles dames passaient de longs moments à siroter des tisanes en échangeant sur la diminution de leurs capacités physiques. Les assistants s'aventuraient parfois dans cette salle pour s'autoriser eux-mêmes une tasse de thé ou utiliser les toilettes réservées au corps enseignant, avec leurs lavabos et leurs sièges à hauteur d'adulte ; mais ils avaient toujours le sentiment d'interrompre une réunion privée, et évitaient généralement de s'attarder même si les enseignantes se montraient aimables envers eux.

Le moins que l'on puisse dire, c'était que Kate n'avait jamais envisagé de travailler dans une école maternelle. Cependant, au cours de sa deuxième année d'université, elle avait dit à son professeur de botanique que son explication de la photosynthèse était « foireuse ». Une chose en entraînant une autre, on avait fini par lui demander de partir. Elle avait craint la réaction de son père, mais lorsqu'il entendit toute l'histoire, il déclara : « Ma foi, tu as raison : c'était effectivement foireux », et ils en restèrent là. Elle fut donc de retour chez elle et sans activité, jusqu'à ce que sa tante Thelma intervienne et lui obtienne un poste à l'école. (Tante Thelma était membre du conseil d'administration de l'établissement. Elle était membre de nombreux conseils d'administration.) En théorie, Kate aurait pu demander à réintégrer sa faculté l'année suivante mais, pour une raison obscure, elle ne le fit pas. Son père avait sans doute oublié qu'elle avait cette possibilité, en outre il trouvait assurément plus commode de l'avoir à la maison pour gérer le quotidien et s'occuper de sa petite sœur – qui n'avait que cinq ans à l'époque mais donnait déjà du fil à retordre à leur vieille gouvernante.

L'enseignante à laquelle Kate prêtait main-forte s'appelait Mrs Chauncey. (Tous les assistants appelaient leur supérieure «madame».) C'était une femme presque obèse auprès de laquelle on se sentait bien; Kate n'était pas encore née, que cette femme avait déjà en charge les enfants de quatre ans. D'ordinaire, elle les traitait avec une bienveillance distraite, mais quand l'un d'entre eux se comportait mal, c'était: «Connor Fitzgerald, tu crois que je ne t'ai pas vu?» ou «Emma Gray, Emma Will, c'est par ici que ça se passe!» Elle estimait que Kate n'était pas assez sévère avec eux. Si un enfant rechignait à s'allonger à l'heure de la sieste, Kate se contentait de dire: «Très bien, fais comme tu veux», et s'éloignait d'un pas lourd, vexée. Mrs Chauncey lui lançait un regard réprobateur avant de dire à l'enfant: «Alors, comme ça on refuse d'obéir à Miss Kate?» Dans de tels moments, Kate avait l'impression d'être un imposteur. Qui était-elle pour obliger un enfant à faire la sieste? Elle manquait cruellement d'autorité, et tous les élèves le savaient; ils semblaient la considérer comme une simple camarade de classe, mais beaucoup plus grande et plus récalcitrante. Pas une fois, depuis six ans qu'elle travaillait à l'école, ils ne l'avaient appelée «Miss Kate».

Elle caressait parfois l'idée de chercher du travail ailleurs, mais ne sautait jamais le pas. En toute honnêteté, elle n'était pas très douée pour les entretiens d'embauche. Et de toute manière, elle ne savait absolument pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre.

Quand elle était étudiante, dans sa résidence universitaire, on l'avait un jour convaincue de faire une partie d'échecs dans la salle commune. Kate n'excellait pas aux échecs, mais c'était une joueuse audacieuse, imprudente et adepte de méthodes peu orthodoxes, si bien qu'elle parvint à garder son adversaire sur la défensive pendant un certain

temps. Une petite foule de ses camarades se massa autour du plateau pour regarder la partie, mais Kate ne leur prêta pas attention jusqu'à ce qu'elle entende ce que le garçon derrière elle chuchotait à son voisin : « Elle n'a. Aucune. Stratégie. » Il avait raison. Et elle perdit la partie peu après.

Elle repensait encore souvent à cette remarque, en se rendant à pied à l'école tous les matins. En aidant les enfants à ôter leurs bottes, en récurant la pâte à modeler sous leurs ongles, en leur collant des pansements sur le genou. En les aidant à remettre leurs bottes.

Elle n'a. Aucune. Stratégie.

Il y avait des nouilles à la sauce tomate au menu du midi. Comme d'habitude, Kate siégeait au bout d'une table et Mrs Chauncey au bout d'une autre, située à l'extrême opposé du réfectoire, afin qu'elles puissent surveiller la totalité des élèves de la classe. Avant de prendre place, les enfants durent tendre les mains, d'abord la paume en l'air, puis le dos, pour que Kate et Mrs Chauncey les inspectent. Après cela, tous s'assirent et Mrs Chauncey fit tinter son verre de lait avec sa fourchette et lança : « C'est le moment du bénédicité ! » Les enfants baissèrent la tête. « Seigneur, commença Mrs Chauncey d'une voix sonore. Merci pour cette nourriture et pour ces doux visages pleins de fraîcheur. Amen. »

Les enfants à la table de Kate relevèrent aussitôt la tête. « Kate a gardé les yeux ouverts, dit Chloe aux autres.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire, mademoiselle Sainte-nitouche ? »

Cette réplique fit glousser les jumeaux Samson. « Mademoiselle Sainte-nitouche », répéta David dans sa barbe, comme pour mémoriser ces mots en vue d'un usage futur.

« Si tu ouvres les yeux pendant le bénédicité, Dieu va croire que tu n'es pas reconnaissante, expliqua Chloe.

– Mais je ne suis pas reconnaissante, justement. Je n’aime pas les pâtes.»

Un silence stupéfait s’abattit.

«Comment est-ce que tu peux ne pas aimer les pâtes?» demanda finalement Jason.

– Ça sent le chien mouillé, répondit Kate. Tu n’as jamais remarqué?

– Beurk!» firent-ils tous en chœur.

Ils se penchèrent sur leur assiette et la reniflèrent.

«Je n’ai pas raison?» demanda Kate.

Ils se regardèrent.

«C’est vrai, confirma Jason.

– C’est comme s’ils avaient mis mon chien, Fritz, dans un grand panier de crabes et qu’ils l’avaient fait cuire, observa Antwan.

– *Beurk!*

– Mais les carottes ont l’air bonnes, dit Kate qui commençait à regretter d’avoir lancé le débat. Allez-y, mangez, les enfants.»

Deux ou trois d’entre eux prirent leur fourchette. La plupart n’en firent rien.

Kate plongea une main dans la poche de son jean et en sortit une lanière de bœuf séché. Elle avait toujours du bœuf séché sur elle, au cas où le repas ne lui conviendrait pas; elle était difficile, question nourriture. Elle en déchira un bout avec les dents et se mit à le mastiquer. Heureusement, aucun des enfants n’aimait le bœuf séché à l’exception d’Emma W., mais comme celle-ci se régalaît avec ses pâtes, Kate n’eût pas à partager.

«Joyeux lundi, les enfants!» lança Mrs Darling qui progressait péniblement vers leur table en plantant sa canne en aluminium comme un piton dans le sol. Elle mettait un point d’honneur à faire une apparition à la cantine au cours

du repas de chaque groupe, et se débrouillait toujours pour caser le jour de la semaine dans son salut.

« Joyeux lundi, madame Darling, murmurèrent les enfants tandis que Kate calait discrètement sa bouchée de bœuf séché dans sa joue gauche.

– Pourquoi est-ce que vous êtes si peu à manger ? demanda Mrs Darling à qui rien n'échappait.

– Les nouilles sentent le chien mouillé, dit Chloe.

– Comment ? Doux Jésus ! s'exclama la directrice en posant une main ridée et constellée de taches brunes sur son ample poitrine. J'ai comme l'impression que vous oubliez la Règle de l'amabilité. Les enfants ? Lequel d'entre vous peut me rappeler ce qu'est la Règle de l'amabilité ? »

Silence général.

« Jason ? »

– “ Si vous n'avez rien d'aimable à dire, ne dites rien ”, marmonna Jason.

– “ Ne dites rien ”, exactement. Est-ce que quelqu'un peut dire quelque chose d'aimable à propos de notre repas du jour ? »

Aucune réaction.

« Alors vous, Miss Kate ? Pouvez-vous dire quelque chose d'aimable ? »

– Euh, c'est un repas tout à fait... luisant. »

Mrs Darling lui adressa un regard appuyé mais se contenta de déclarer : « Très bien, les enfants. Bon déjeuner. » Puis elle s'éloigna d'un pas lourd vers la table de Mrs Chauncey.

« Aussi luisant qu'un chien mouillé », murmura Kate aux enfants.

Ils éclatèrent de rire. Mrs Darling s'immobilisa et pivota en appui sur sa canne.

« Oh, j'oubliais, Miss Kate, dit-elle. Pourriez-vous passer par mon bureau pendant la sieste, aujourd'hui ? »